

Le Siècle à soif de Raymond Vogel

(1958 – 14'36)

Remarque: cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

Ô Rochers escarpés !

Ô Nature sublime !

Je veux chanter ici, et même que ça rime, l'eau que le genre humain, desséché par l'effort, demande aux robinets, aux lacs et aux amphores.

Pour servir ce propos, la première séquence se passe à Chamonix, Everest de la France, où de hardis grimpeurs, de l'un et l'autre sexe, vont prouver que la soif, à l'effort, est connexe.

Au sein de la montagne, enfin, l'homme s'abreuve, qui de l'être suprême administre la preuve. Il regagne de l'eau, par cette succion, les deux litres perdus pendant l'ascension. Car l'eau doit figurer en raisonnable dose parmi les éléments dont l'homme se compose.

La soif est un signal pour son entendement et qui lui dit qu'il peut vivre sans ondes, non !

Mais enfin l'été passe avec un goût de cendres et l'homme, de ces monts solennels, doit descendre.

Abandonnant les lacs, par la soif, non taris, il lui faut revenir à la ville, à Paris. Rapide comme un loup chassé par les molosses, sur le dos d'un scooter, accessoire véloce.

De la ville, on ne voit nulle montagne poindre. On s'imagine donc que la soif y est moindre. Mais tous ces pas perdus, si on les retrouvait, sauraient, d'un montagnard, le record éprouver.

Qu'il soit homme du gaz, petit télégraphiste, facteur, dactylographe, architecte, fumiste, l'homme est un guide alpin qui s'ignore. Il y a, sous chacun de ses pieds, plusieurs Himalaya. Pour aller et venir, toujours l'homme transpire. Et s'il se divertit, hélas ! c'est encore pire.

—

Pour répondre à la soif, dont le spectre l'effraie, l'homme, roseau pensant, inventa la bouteille. Joli pingouin de verre et stalactite creux, qu'emporte par millions les transporteurs nombreux.

Mais, tout ceci n'était que brouille et préface. Il est temps d'affronter le monstre face à face et d'éprouver la soif et le souci de l'eau sur son plus dur terrain : le travail ou boulot.

Vous attendiez des fours, mais c'est partie remise. Ici, l'œil se fatigue et non point la chemise.

Rien ne montre, en ces lieux, la soif dont nous souffrons et nulle onde ne perle à ces candides fronts. Et pourtant, citoyens, la tension nerveuse fait bouillir dans nos corps d'obscures lessiveuses. Même lorsqu'il n'est pas torride et haletant, le travail porte en lui quelques déshydratants. Le malin transistor, la bobine trompeuse assoiffent le sang pur, dessèche les muqueuses. Le regard appliqué, l'esprit observateur déclenchent, je ne sais quel bizarre

moteur, qui pompe au fond de nous, quoiqu'en disent les pores. Et plus d'un litre d'eau, en un jour, s'évapore.

Donc, la monteuse à soif. Mais la mécanographe n'a pas moins le désir d'une tendre carafe.

La fiche à mille trous, sur son piano de nerfs, joue comme les rouleaux de l'ancien limonaire.

La douce dactylo, le comptable pensif, à ce petit détail, ne sont point attentifs.

Mais cet homme qui veut, ces austères besognes coûtent presque autant d'eau qu'un travail où l'on cogne.

Au sein de cette nuit, la bouteille, autre lampe, attendant d'éclaircir le gosier qui la lampe, naît, se forme et grandit.

Ô contradictions, dont l'histoire est prodigue.

Une telle action... [partie manquante : 22 secondes]

De l'homme fatigué, la bouteille est l'amante. Il faut récupérer, d'un apaisement (?) de menthe, 6 à 8 litres d'eau. En ces termes, varie le lourd tribu du feu. Mais parlons calories ! Savez-vous, et tant pis si ce trait vous dégoûte, qu'un bon jus de raisin vaut tout un casse-croûte. Chantons le verre d'eau ! Chantons le jus de fruit, la bulle effervescente et la source qui bruit ! Chantons le pamplemousse et son jus perspicace, le légume qu'on presse et l'agrumes qu'on glace, l'aromate dans l'eau, la tomate tonique, et blâmons l'attardé qui, aux temps atomiques, croyant vivre toujours *L'Assommoir* et *Nana*, méprise le raisin, la pomme et l'ananas.

L'eau pure suffirait à combler notre vide, mais l'homme, de plaisir, de voluptés avides, la sucre et ce faisant, loin de s'efféminé, répand un sang nouveau dans ses muscles minés. Ceux qui vous ont légué le mépris de l'eau pure, peut-être, ni moins forts, ni moins sages, ne furent, mais vivants sans machines et sans technicité, l'eau, chez eux, n'avait point conquis le droit de citer. Aujourd'hui, proclamer de l'eau pure la haine, autant s'illuminer à vie de baleines. Et dans le vaste coeur des feux et des robots, les chants désaltérés sont les chants les plus beaux.

Mais, sur un carrousel d'images mécaniques, s'achève notre éloge en vers académiques. Spectateurs, qui voyez cette sueur perlée, n'oubliez pas cette eau dont nous avons parlé.

Et que, nous l'avouerons, tant la chose est certaine, eu mieux chanté que nous, Monsieur de La Fontaine.